



JOURNAL D'UN  
MORPHINOMANE



ANONYME

*Journal d'un morphinomane*  
1880-1894

Édition établie par  
PHILIPPE ARTIÈRES

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2013

EN 1896, de larges extraits du journal intime d'un morphinomane sont publiés dans les *Archives d'anthropologie criminelle, de médecine légale et de psychologie normale et pathologique* au sein de la rubrique "Notes et documents de psychologie normale et pathologique". La revue lyonnaise dirigée par le professeur Lacassagne, et fondée en 1886, présente au fur et à mesure de l'année – en quatre livraisons – ce document d'une cinquantaine de pages. Le journal est publié et présenté par le docteur Gouzer, qui l'a transcrit d'après le manuscrit original.

Joseph Gouzer est médecin principal de la marine, médecin de division dans l'escadre de l'Extrême-Orient. Proche du Dr Corre, célèbre pour ses travaux anthropologiques, en particulier sur les créoles, Gouzer rédige quelques articles dans les *Archives*, notamment sur l'action des courants du magnétisme terrestre sur l'activité cérébrale, ou au sujet des tatouages des marins. Ce médecin ne participe pas activement aux travaux de l'école lyonnaise de criminologie, mais Lacassagne, qui en est le chef de file, semble avoir pour lui plus que du respect, une profonde sympathie. À la mort de Gouzer, en 1901, il publie un hommage appuyé à cet homme. "Gouzer a été un intellectuel dans la plus belle acception du terme. Il avait des envolées superbes vers les choses de l'esprit. Il possédait le tempérament d'un savant uni à celui d'un artiste." Et de conclure que: "Bon par nature, il allait vers les bons et les faibles par une sorte d'attraction mystérieuse; comme aussi vers ceux chez lesquels il devinait une secrète souffrance

à calmer. Sans même s'en apercevoir, il exerçait autour de lui une action réconfortante. [...] Des hommes comme Gouzer sont rares et ils sont l'honneur de l'humanité."

C'est probablement grâce à ses fonctions en Asie que Gouzer rencontre l'auteur du journal, un médecin installé en Cochinchine. Gouzer assiste ce morphinomane dans les derniers mois de son existence. À la mort de ce dernier, au printemps 1894, il retrouve semble-t-il dans les affaires de son patient le journal intime, et quelques mois plus tard, décide d'en publier de larges extraits dans la revue de Lacassagne. Les pages reproduites dans ce périodique – qui constituent la présente édition – ne couvrent que les quatorze dernières années de l'existence du médecin (du 2 octobre 1880 au 22 mars 1894), elles retracent l'histoire complète de l'usage des stupéfiants qui lui coûta la vie.

PH. A.

(1880)

**2 OCTOBRE.** – Je m'habitue vraiment à cette morphine et n'ai pour elle que des actions de grâce. Je suis plus pâle, mais bien plus actif et content, presque jamais maintenant d'humeur triste. Je vais continuer jusqu'à ce que je voie clairement un effet nuisible.

**5 OCTOBRE.** – Nuit pénible, suis complètement déprimé ce matin.

**20 OCTOBRE.** – Prends toujours de la morphine et suis vraiment étonné de constater que je n'avais jamais travaillé avec une facilité si grande.

**9 NOVEMBRE.** – Il y a progrès, je crois, dans mon tempérament et je l'attribue à la morphine. Je suis plus actif et moins timide qu'autrefois.

**24 & 25 NOVEMBRE.** – Coryza, bronchite, fièvre. Deux jours et deux nuits bien pénibles de souffrances, d'idées tristes, de découragement, de vieux souvenirs douloureux. Je deviens alors enfant, je pleure en silence, je me lamente. Toutes les choses tristes de ma vie me reviennent, m'entourent, font que je me consolerais de mourir, mais pas seul, pas sur l'eau, pas sur cette affreuse mer ! Et alors je me mets à rêver de la mort que je souhaiterais : au milieu d'une nature vivante et sauvage, dans les bras d'une femme aimante, seul avec elle et me sentant mourir !

(1881)

21 JANVIER. – Au milieu des nombreux ennuis qui ce mois-ci m'ont accablé, la morphine, nuisible à la santé pourtant, me soutient beaucoup. Grâce à elle, je suis actif le jour et je dors la nuit.

15 AVRIL. – Travaillé encore assez facilement grâce à la morphine. Mais je crois bien que ma santé se détraque. Dois-je l'attribuer à la morphine? À la Cochinchine où je fus? Au Sénégal où je suis? J'ai de la diarrhée, de la dyspepsie: je pâlis et je maigris. Le mal est constant et semble progressif.

29 MAI. – Vais mieux. J'ai grandement diminué ma dose de morphine. Ma diarrhée a presque disparu. Est-ce les pluies? Je me sens moins irrité.

24 SEPTEMBRE. – Même vie bête. C'est surtout l'après-midi qui est dure à passer, malgré la sieste. – Je vais tous les quatre ou cinq jours à la chasse. La nuit est toujours un bon moment, après souper, grâce à la morphine.

(1882)

30 JANVIER. – Un peu abusé de la morphine ces derniers jours. J'en ai pris jusqu'à 7 centigrammes par jour.

21 FÉVRIER. – La morphine me soulage des fatigues occasionnées par mes nombreuses et pénibles occupations.

18 MAI. – Très souffrant depuis deux jours, insomnie, névralgie, inertie digestive. J'attribue cela au manque de morphine après un usage journalier qui dure depuis bientôt deux ans. L'opium ne paraît pas la remplacer parfaitement.

22 MAI. – Trois grosses pilules d'extrait d'opium atténuent l'effet de la privation de morphine, mais j'en souffre vraiment: inappétence, insomnie, membres lourds et chauds, diarrhée, affaissement général.

21 JUIN. – Je crois être obligé de m'avouer que la morphine, qui me donne du bien-être et de l'activité physique, m'enlève plutôt la tendance rêveuse, poétique. Je deviens un homme comme les autres, plus apte à jouir mais beaucoup moins enclin à chercher, à rêver. Elle supprime donc jusqu'à un certain point le désir, l'inquiétude, l'ardeur inassouvie qui sollicitent l'activité mentale.

14 JUILLET. – Reçu morphine et pilocarpine. La pilocarpine me rendra-t-elle mes beaux cheveux de vingt ans?

5 AOÛT. – La fièvre (fièvre paludéenne) ne m'a quitté qu'hier soir; aussi ce matin n'étais-je guère fort. Est-ce la morphine qui en est la cause? Cet après-midi j'en ais pris beaucoup et vraiment il y a longtemps que je ne m'étais pas senti aussi vaillant que ce soir. Cela durera-t-il?

27 AOÛT. – Petite tumeur abdominale qui menace de s'abcéder, suite (?) d'une injection hypodermique faite avec de l'eau sale de la localité.

2 SEPTEMBRE. – Poids: 60 kg. Mon abcès augmente encore, œdème de la peau du ventre.

5 SEPTEMBRE. – Me suis fait hier soir, après souper, une application de caustique de Vienne. Aujourd'hui après-midi, j'ai ouvert l'abcès avec le bistouri. Il en est sorti 83 grammes de pus épais. Je me suis senti soulagé aussitôt; mais je suis anémié, épuisé, j'ai encore la fièvre la nuit.

12 SEPTEMBRE. – Je suis devenu maigre, osseux, jaune; j'ai perdu beaucoup de ma chevelure. Il n'y a plus que mes yeux que l'on trouve encore beaux et doux.

15 SEPTEMBRE. – Me voilà à l'abri de la misère; j'ai reçu 5 à 6 grammes de morphine. Cela m'en fait 8 en tout.

17 SEPTEMBRE. – Je me sens mieux. Est-ce l'abondance de la morphine? La fièvre n'est pas revenue.

19 SEPTEMBRE. – J'ai 7,50 grammes de morphine. Il faut que je réduise à 0,05 gramme par jour. Ainsi j'en aurai pour cinq mois, soit 1,50 gramme par mois.

22 SEPTEMBRE. – Je vais mieux; la fièvre n'est pas revenue: mais il est temps que je me modère en morphine. J'étais arrivé à 0,10 et 0,15 gramme par jour. L'excès ne me donne pas d'agrément.

24 OCTOBRE. – Je n'ai plus de morphine. J'en ai consommé, depuis le 15 septembre, 0,90 gramme par jour. Acheté une solution d'un gramme que je veux faire durer jusqu'au 14 décembre.

29 OCTOBRE. – Le courrier m'apportera-t-il de la morphine? Grosse question; car, sinon, c'est fini, j'en serai entièrement privé. Je serais curieux de voir ce qu'il en adviendrait. En serais-je malade quelques temps? Dans combien serais-je guéri? Je crois qu'après ce temps ma santé physique en profiterait... Quant au moral, l'opium m'est bien utile.

31 OCTOBRE. – Suis malade. Trois selles avant midi, la dernière graisseuse. À partir de midi plus malade encore. Vomissements bilieux continuels; nuit affreuse; deux vases remplis de bile. Je me rends avec peine à l'hôpital. Douleur gastro-abdominale atroce. À 9 heures je reçois un envoi

sauveur, la morphine. Le soir je suis bien mieux, la nuit est pourtant agitée.

1<sup>er</sup> NOVEMBRE. – Mon mal est bien un accès bilieux comme ceux déjà éprouvés; mais certainement la privation de morphine y est pour quelque chose. Je vais réduire de plus en plus mes doses journalières.

2 NOVEMBRE. – Journée passable à l'hôpital, entouré de camarades; je mange de la morphine en secret.

3 NOVEMBRE. – Reçu aujourd'hui 6 grammes de morphine. Je sors de l'hôpital guéri, content d'avoir de la morphine mais résolu à m'en guérir peu à peu.

5 NOVEMBRE. – À côté de mon abcès du mois d'août, il s'en forme un autre qui va s'ouvrir par la cicatrice du premier; mais il n'y a pas de fièvre et j'ai encore pu le cacher à tout le monde.

28 NOVEMBRE. – M'enverra-t-on de la morphine? C'est une grosse inquiétude. J'ai été si malade la dernière fois qu'il y a bien de quoi s'en préoccuper.

2 DÉCEMBRE. – Reçu 10 grammes de morphine (j'en ai consommé 0,20 gramme par jour). – Me voilà rassuré pour jusqu'à la fin de mon séjour. Je n'en avais plus. Depuis hier, réduit à presque rien, j'étais malade. Enfin ce brave pharmacien ne m'a pas oublié.

18 DÉCEMBRE. – Reste 5 grammes de morphine, consommé 0,28 gramme par jour. Il faut absolument que je me corrige, que je revienne à 4-5 centigrammes.

20 DÉCEMBRE. – Encore un abcès consécutif aux injections hypodermiques.

27 DÉCEMBRE. – Mon abcès s'ouvre et suppure. Je vais être délivré.

30 DÉCEMBRE. – Rien n'égale mon épuisement ce matin. Je me suis levé mouillé de sueur après une mauvaise nuit. Tout cela se dissipe presque entièrement après une injection de morphine.

(1883)

1<sup>er</sup> JANVIER. – Reçu 6,50 grammes de morphine. – Mes souhaits à moi-même (que celles qui m'aiment soient heureuses et me protègent!!!): 1) de changer de situation; 2) d'être marié à une femme bonne, dévouée, aimante; 3) de vivre de mes ressources en faisant de la littérature; 4) d'être guéri de la morphine; 5) de voir ma famille heureuse.

5 JANVIER. – Mes sueurs doivent être causées par la morphine, contre laquelle mon organisme a fini par se révolter sans doute. Il l'élimine ainsi chaque nuit: d'où l'extrême épuisement du matin.

8 JANVIER. – Ai dû prendre 0,37 gramme de morphine par jour depuis le 1<sup>er</sup> décembre.

14 JANVIER. – Il me restait le 8 janvier 6,50 grammes de morphine soit 0,21 gramme par jour jusqu'au 8 février, date de ma rentrée. Ce sera un progrès sur ces derniers temps. Peut-être même n'aurai-je qu'une dose plus faible pour les derniers jours.

19 JANVIER. – Cherche à réduire la quantité de morphine. Veux m'en guérir. Sueurs nocturnes, profuses, atrocement pénibles, l'atropine les arrête mais me donne le cauchemar.

24 JANVIER. – Pris pour la morphine un système de réduction forcée. Je n'ai plus même 1 gramme pour ces dix à douze jours.

30 JANVIER. – Voilà ma provision de morphine épuisée. Malaises nombreux, vents, diarrhée, extrême faiblesse; mais plus de sueurs nocturnes.

1<sup>er</sup> FÉVRIER. – Diarrhée, peu d'appétit, faiblesse musculaire inimaginable, à ne pouvoir porter mon pardessus.

2 FÉVRIER. – Ai pu me procurer 1 gramme de morphine, me voilà comme guéri.

7 & 9 FÉVRIER. – Acheté 1 gramme de morphine, cette dernière journée pendant les trois heures passées à Marseille fait énorme abus de morphine. Le soir à peine endormi, j'inonde mon lit de sueur. C'est effrayant! Comment me guérir de cette morphine?

12 & 15 FÉVRIER. – Acheté 1 gramme de morphine. Ai passé la nuit sans sueurs quoique j'aie pris autant de morphine.

20 FÉVRIER. – Je reçois de Paris 15 grammes de morphine.

29 JUIN. – Mauvaise nuit. Abscès du sein qui va suppurer.

30 JUIN. – Fatale morphine. Diné en ville, manquant de morphine. Je suis rentré anéanti, heureux de trouver une voiture pour me porter.

13 JUILLET. – Affreuse morphine! J'ai, depuis quelques jours, un énorme abcès au niveau des

côtes, à gauche. Il me fatigue, m'épuise et semble devoir tarder à s'ouvrir. Voilà juste trois ans que je me morphine. J'ai des abcès depuis près d'un an. Mais je reviendrai à des doses raisonnables. J'en suis maintenant à 0,50 gramme.

22 JUILLET. – Grand progrès pour la morphine. Je suis tombé de 0,60 à 0,20. Toutefois cette diminution me gêne pour travailler; je ne puis plus m'appliquer. Mais mieux vaut la santé que cet état qui me rendrait réellement invalide.

13 AOÛT. – Je ne vais guère bien. J'essaye de réduire la morphine, mais j'en souffre. Mauvais goût dans la bouche, petites coliques et affaïssement général. J'ai bien mal fait de retomber dans les grosses doses pendant mon voyage de Paris – ici à 0,20-0,25 j'allais assez bien. On me trouve l'air fatigué. Je suis en effet d'une pâleur de cire, cela se passera quand?

18 AOÛT. – Nuit affreuse, cauchemar. Est-ce maladie ou diminution de morphine ou d'avoir pris hier soir du café en trop grande quantité. Je voyais maman à l'hôpital morte; je discutais avec mon père. Quel mystère que le sommeil! L'intelligence, la raison y sombrent; les sentiments jamais.

22 AOÛT. – Je me considère comme presque guéri, sinon de la morphine, du moins de ses inconvénients graves en me tenant aux doses de 0,20-0,30 gramme. J'y suis arrivé plus facilement

que je ne croyais. Le besoin de travailler m'oblige à cette dose que je réduirais encore, n'était cela.

18 OCTOBRE. – Terminé mes 50 grammes de morphine, soit 0,68 par jour.

28 DÉCEMBRE. – Je crains cette corvée qui, si avantageuse qu'elle soit, m'oblige à me passer de morphine. Peut-être cela me guérira-t-il de cette passion déjà vieille de trois ans et demi.

(1884)

20 JANVIER. – Fait ce matin ma dernière injection de morphine. Que vais-je devenir ?

21 JANVIER. – Malade.

22 JANVIER. – Pris opium.

6 FÉVRIER. – Rencontré x... qui me donne de la morphine.

23 FÉVRIER. – Acheté 3 grammes de morphine.

3 MAI. – Plus de morphine, en aurai-je le 15 ? Cette fois encore je suis retombé dans l'abus. 5 grammes en quinze jours, soit 0,33 par jour.

8 MAI. – Bonheur!! Reçu cette morphine que j'attendais seulement vers le 15. Content pour longtemps ; mais gare à l'abus.

9 JUILLET. – Je suis inquiet de ne plus avoir de morphine que pour deux ou trois jours. Après il me faudra prendre de l'opium à moins de révéler mon cas à un pharmacien. En recevrai-je le 7 août ? Je me promets bien cette fois de l'économiser. En somme, au point où j'en suis, l'abus, quoique réel, ne me rend pas malade.

12 JUILLET. – Acheté et commencé hier 3 grammes de morphine. Aujourd'hui progrès. Arriverai peut-

être à faire durer ces 3 grammes une dizaine de jours.

14 JUILLET. – Mauvaise journée. Suis las, éreinté par pénurie de morphine.

21 JUILLET. – Voilà ce sacré pharmacien qui dit n'avoir plus de morphine pour 3 nouveaux grammes que je lui demande. Il doit y avoir pénurie et mauvaise volonté. Je suis vraiment malheureux. L'opium m'empêche d'être malade.

3 AOÛT. – Reçu 60 grammes de morphine. J'espère m'en tenir à 0,50 et même arriver à moins.

3 OCTOBRE. – Fin de ma provision de morphine, 60 grammes en soixante jours. Premier jour de misère. Que vais-je devenir ? Je vais essayer de l'opium au moins quelques jours pour réduire la dose de morphine si j'en trouve à acheter. C'est insensé de n'avoir pu arriver à moins de 0,85 par jour. Je sais que grâce à l'opium je n'en mourrai pas ; mais quel état pénible!! Je n'ai pu y tenir : à 4 heures j'ai envoyé prendre 3 grammes de morphine.

11 OCTOBRE. – Je m'étais endormi à 11 h 30 n'ayant pris que la moitié de ma dose habituelle et voilà que vers 1 h 15 du matin je me réveille en proie à cet affreux cauchemar. Je suis dans mon lit, plein d'angoisse par pénurie de morphine. À mes côtés se tient une femme sérieuse qui veut m'empêcher de me soulager par une injection. Je la prie, la supplie, pleure, me jette à ses pieds, lui montre

que je deviens tout à fait fou, qu'elle me fait mourir de souffrance. Elle se laisse toucher mais à condition qu'elle fasse l'injection elle-même. Elle choisit de mauvais endroits, de plus en plus mauvais: je proteste; la canule se casse; je me lamente, je suis dans la plus grande angoisse. On cherche d'autres canules: toutes sont ou cassées ou avariées. D'autres personnes, des camarades voient mon état pitoyable: ils n'ont pas de canules, mais apportent les instruments les plus divers, tous mal adaptés. Ils cherchent à me piquer sans réussir. Enfin l'un me prend la main, puis le bras qu'il traverse d'une lame, puis entre la peau et la lame, coule de la morphine. Tout à coup un jet de sang se produit, on dit à l'opérateur qu'il a intéressé une artère, il proteste. Je vois toujours mon sang couler. Puis tout à coup c'est ma petite chienne qui se trouve à la place de mon bras; c'est de sa jambe que le sang jaillit. Elle crie, elle écume, elle se crispe et va mourir. À ce moment je me réveille.

Je me souviens encore de cet autre épisode de mon cauchemar. J'avais conscience d'être dans mon lit, anxieux, en proie à des idées folles, de voir mon lit, ma moustiquaire mais sans pouvoir me rendre compte du lieu où je me trouvais. Je me disais bien: "Je suis endormi ou fou: tirons-nous de là, réveillons-nous, rassemblons nos esprits. Et d'abord où suis-je? Dans mon lit; mais où? C'est bien ma chambre d'hier, d'avant-hier; mais où est-elle? En quel pays? En quelle maison? J'arrive à me retracer mon logement; mais là s'arrête ma connaissance: malgré tous mes efforts je n'arrive pas à en savoir davantage... Je suis donc fou!"

Et cela continue ainsi avec des sensations et des conceptions à demi sensées et très voisines de l'état de veille.

22 OCTOBRE. - Chance inespérée! Reçois 60 grammes de morphine un jour plus tôt que je n'y comptais et à la veille d'en redemander pour la troisième fois 3 grammes en onze jours, ce dont j'avais franchement honte. Cette fois je veux me guérir au moins presque complètement.

23 OCTOBRE. - Le phénomène le plus constant que j'éprouve quand je réduis la morphine est le sommeil à cauchemar. Pris 8 grammes en neuf jours.

25 OCTOBRE. - Ne suis pas loin de me décider à abandonner la morphine. Ce sera surtout à cause de mes cheveux que je perds. Ces trois ans et demi de morphinisme sont peut-être pour tout dans les ravages de ma santé. Il me semble qu'à 0,05 à 0,08 gramme par jour elle serait sans effet sur mon organisme qui en supporte un gramme depuis un an et demi.

30 OCTOBRE. - Pris 5 grammes en quatre jours!

9 NOVEMBRE. - Deux grandes considérations me décident à renoncer à la morphine 1) retrouver vigueur et cheveux; 2) redevenir un homme comme les autres, dispos chaque jour et à toute heure, ce que je ne suis pas et dont j'ai honte.

14 NOVEMBRE. — Je m'affermis dans ma résolution. Je pense arriver progressivement à me guérir. J'y travaille malgré mes deux rechutes le 8 et le 11. À 14-15 seringues par jour, comme j'en prends depuis quelques jours, cela fait moins d'un gramme. Voilà deux jours que je m'en tiens à 0,15. Je pense que dans deux jours je pourrai diminuer encore.

13 DÉCEMBRE. — Je vais peut-être me guérir. Il me répugne d'en demander et d'ici au 19 je n'en recevrai pas. D'ici là il ne m'en reste qu'un gramme et ne pas le dépasser, c'est me guérir. Allons, courage; que l'orgueil triomphe: car ce sera lui qui m'aura guéri. Orgueil ou juste fierté, comme on voudra, pour moi c'est la même chose.

16 DÉCEMBRE. — Je viens de passer une affreuse nuit par pénurie de morphine. Ces six jours de demi-abstinence m'ont abîmé. J'ai maigri beaucoup et ne puis manger. Je me guérirai pourtant. Il le faut. Je le veux. — Acheté 3 grammes de morphine.

19 DÉCEMBRE. — Mon plus gros souci en ce moment est la privation de morphine, dont je souffre stoïquement. Il me vient un gros abcès dans la paroi abdominale; il tarde à s'ouvrir.

23 DÉCEMBRE. — Reçu 60 grammes de morphine. Première et sincère résolution de me guérir de la morphine parce que: 1) Je vois bien clairement aujourd'hui que je n'en tire que désagrément; 2) c'est bien elle qui me maintient dans un état

de santé misérable; 3) je me rends compte que son usage me rend incapable de tout effort ou de toute activité; 4) je sens bien que ça me fait vieillir rapidement; 5) ça me fait perdre sûrement mes cheveux et altère mes traits; je suis honteux de l'infirmité réelle où elle me tient; 6) la vie de chaque jour est pénible, inquiète, souvent souffrante et très tourmentée; 7) ce projet de guérison m'ouvre un vaste champ d'espérances; 8) l'expérience m'a démontré: que, même sans abus, la morphine n'est que nuisible; que l'abus est à la fois forcé et désastreux.

25 DÉCEMBRE. — Malade ce soir pour avoir abusé de la morphine par erreur.

11 seringuées  
de solution surconcentrée.

JOURNAL D'UN MORPHINOMANE/  
**PRIX EDITEUR 6,20€**



9 782844 856289

6 782844 856289

CULTURES MODES VIE 0103 LAT 00655884  
6279 SCHUM EA134413 0223L3 B02 1

6,20€